



LEWIS MUMFORD

La cité à travers l'histoire

Préface de Jean-Pierre Garnier

AGONE
MÉMOIRES SOCIALES

LEWIS MUMFORD

LA CITÉ À TRAVERS L'HISTOIRE

*Traduction de l'anglais par Guy & Gérard Durand,
révisée et actualisée d'après la dernière version originale
par Natacha Cauvin*

Préface de Jean-Pierre Garnier

AGONE

COLLECTION DIRIGÉE PAR CHARLES JACQUIER

CHRISTIAN COROUGE & MICHEL PIALOUX, *Résister à la chaîne. Dialogue entre un ouvrier de Peugeot et un sociologue*

RONALD CREAGH, *Utopies américaines. Expériences libertaires du XIX^e siècle à nos jours*

ALÈSSI DELL'UMBRIA, *Histoire universelle de Marseille. De l'an mil à l'an deux mille*

MARCEL DURAND, *Grain de sable sous le capot. Résistance & contre-culture ouvrière : les chaînes de montage de Peugeot (1972-2003)*

VARIAN FRY, « *Livrer sur demande...* » *Quand les artistes, les dissidents et les Juifs fuyaient les nazis (Marseille, 1940-1941)*

ÉMILE POUGET, *L'Action directe & autres écrits syndicalistes (1903-1910)*

VICTOR SERGE, *Retour à l'Ouest. Chroniques (juin 1936-mai 1940)*

MIGUEL CHUECA (dir.), *Déposséder les possédants. La grève générale aux « temps héroïques » du syndicalisme révolutionnaire (1895-1906)*

HOWARD ZINN

*L'Impossible Neutralité. Autobiographie d'un historien et militant
Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours*

Titre original *The City in History*

© 1961, Lewis Mumford © renewed 1989 by Lewis Mumford

Dernière édition révisée par l'auteur : Orlando (Floride), Harcourt, 1989

Published by special arrangement with Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company

French rights arranged by L'Autre Agence (Corinne Marotte)

Première édition française : Seuil, 1964.

© Agone, 2011 pour la présente édition

BP 70072, F-13192 Marseille cedex 20

ISBN : 978-2-7489-0135-1

www.agone.org

PRÉFACE

L'histoire à travers la cité

PEUT-ÊTRE n'est-il pas exagéré de considérer *La Cité à travers l'histoire* comme un monument de l'histoire des villes. Voire de la pensée sur l'urbain. Or, face à un monument, deux attitudes sont possibles : le respect et la révérence, ou bien l'iconoclastie et, s'agissant d'une œuvre théorique ou littéraire, la déconstruction. Deux attitudes à écarter car l'une paralyse, et l'autre stérilise. Mieux vaut essayer de dégager ce qui dans cet ouvrage anticipait sur l'évolution en cours de la ville à l'ère globalitaire, celle où le capitalisme est devenu véritablement sans frontières, pénétrant toutes les sphères de l'activité sociale. Car si l'histoire qui nous est contée dans ce livre est bien celle des villes depuis leur apparition, c'est aussi l'histoire tout court qui, à travers sa matérialisation urbaine, fait l'objet d'une réflexion originale et prémonitoire donnant sens à la première.

La préoccupation qui avait guidé Lewis Mumford dans l'élaboration de *La Cité à travers l'histoire* a souvent échappé à ses lecteurs, quand elle n'a pas fait l'objet d'un véritable contresens. Ainsi en va-t-il de la conclusion du compte rendu d'une historienne des *Annales* qui mérite d'être cité¹. Si l'on peut dire, car elle n'a visiblement rien compris au propos de l'auteur. « L'historien », affirme-t-elle – parlant sans doute au nom de sa corporation –, « se sépare de Lewis Mumford au moment où celui-ci, fort de l'enseignement global du passé, qu'il vient de transmettre à

1. Corinne Beutler, *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1966, vol. 21, n° 4.

ses contemporains, embouche la trompette du prophète pour dénoncer les dangers que représente l'état actuel de la civilisation urbaine. » Cette historienne avait d'ailleurs commencé son article en s'étonnant que Lewis Mumford, « alarmé par l'impasse où il voit s'engager notre civilisation », ait cru bon, après avoir réfléchi sur les formes et les destinées de la cité à travers l'histoire, de « lancer un message aux responsables de la vie qu'il juge absurde dans nos cités aujourd'hui ». Mais peut-être cette dame jugeait-elle ces craintes vaines, et pleine de sens sa vie citadine, alors que tout prouve, aujourd'hui plus qu'hier encore, qu'elles étaient largement fondées.

De fait, *La Cité à travers l'histoire* tranche avec le tout-venant de l'historiographie académique. Penseur inclassable, Mumford, fasciné dans sa jeunesse par les innovations techniques de son époque (radio, radars, aviation...), avait rêvé d'exercer un métier d'ingénieur. Mais ses dons littéraires l'incitèrent à l'issue de ses études universitaires à vivre de sa plume en essayiste indépendant, attaché à réfléchir sur les différentes facettes d'une société mécanisée – « technologique », dirait-on aujourd'hui – en plein essor pour poser sur la ville qui en était le produit le regard d'un urbaniste, d'un historien, d'un philosophe. Un regard éminemment critique.

Dès l'entrée en matière de cet ouvrage, le lecteur est avisé du souci majeur qui a guidé l'auteur. « Comprendre la nature historique de la cité » ne constitue aucunement une fin en soi, mais la condition d'être « à même d'instaurer un nouveau mode d'existence urbaine ». S'il faut « revenir aux plus lointaines perspectives du passé », c'est afin d'« affronter consciemment celles d'un proche avenir »¹. Car celles-ci, selon Mumford, n'avaient rien de rassurant : « Avant que la majorité des hommes, séduite par le mirage du "bonheur conditionné", qui leur cache les dangers de ces perspectives, s'y soit pleinement ralliée, nous pensons qu'il peut être opportun de revenir sur le développement historique de l'homme, structuré et modelé par la cité. » Mais à quels dangers Mumford se référerait-il ?

Dès le début des années 1960, Lewis Mumford avait défini, avec ce livre, « le choix crucial » auquel se trouvait déjà confrontée la « société urbaine », en passe de se confondre avec la société tout court sur la majeure partie de la surface terrestre : tenter de construire « une cité nouvelle, libérée de ses contradictions internes, enrichissant et perpétuant le développement humain » ou s'orienter vers l'émergence d'un « *alter ego* déshumanisé ».

1. Toutes les citations de Lewis Mumford données sans référence sont tirées du présent ouvrage.

Lewis Mumford ne faisait pas là que poser à sa manière les termes d'une alternative que le sociologue Henri Lefebvre, quelques années plus tard, reformulerait dans une perspective plus radicale, pour ne pas dire révolutionnaire. Néanmoins, la vision marxiste adoptée par ce dernier s'inscrivait dans le droit fil de l'humanisme du premier. Là où Henri Lefebvre parlera de la réification et de l'aliénation du citadin provoquée par une « urbanisation désurbanisée », c'est-à-dire dépouillée de toute urbanité, Mumford voyait apparaître un « homme post-historique », c'est-à-dire « une humanité qui refuse la conscience de son histoire » et dont les traits dominants sont « la disparition progressive des sentiments, des émotions, de l'audace créatrice et, en fin de compte, de la conscience même ».

Sans doute la terminologie dont use Lewis Mumford peut-elle sembler quelque peu datée, de même, d'ailleurs, que celle à laquelle Henri Lefebvre avait recours. Mais on ne juge pas d'une pensée à l'« actualité » des vocables par lesquels elle s'exprime, et cela d'autant moins que la novlangue d'inspiration managériale en vogue de nos jours pour traiter des « mutations urbaines » contemporaines a pour effet sinon pour objectif de rabattre la réflexion qu'elles suscitent sur une conception gestionnaire et dépolitisée de la vie en commun dans la cité, symptomatique d'une régression intellectuelle généralisée tant au plan théorique qu'au plan éthique. Dans le champ urbain comme ailleurs, la fin proclamée d'une histoire autre que celle du capitalisme a bouché l'horizon, faisant entrer les humains dans l'univers gelé de la reproduction malgré les « innovations » en tout genre – ou grâce à elles – censées attester le contraire.

La mise en relation par Mumford dans la plupart de ses ouvrages, et en particulier dans celui-ci, de la conscience historique, du cadre de vie et de la notion d'humanité n'a rien perdu de sa pertinence : les problèmes auxquels elle renvoie sont plus que jamais d'actualité, et se posent même, en ce début du XXI^e siècle, avec beaucoup plus d'ampleur et d'acuité qu'à l'époque de gestation de *La Cité à travers l'histoire*. Pendant des siècles, comme le montre l'auteur au travers de cette fresque encore inégalée retraçant l'évolution pluriséculaire des villes, l'urbanisation était allée de pair avec la « civilisation » des mœurs, non pas tant au sens où l'entendait Norbert Elias dans l'ouvrage éponyme, mais comme processus marqué par l'essor de la civilité comme art de vivre en ville et de vivre la ville. Or, et c'est là où l'apport de Mumford se révèle irremplaçable parce que prémonitoire, au plan scientifique comme au plan politique, cette évolution positive a commencé à connaître, avec l'industrialisation puis la production et la consommation de masse, une véritable inversion.

À bien des égards, *La Cité à travers l'histoire* peut se lire comme la chronique d'une mort annoncée : celle de l'urbain en tant que civilisation. Que le mode de production capitaliste se révèle être peu à peu, au fil des décennies, un mode de destruction de la société, Marx et quelques penseurs critiques l'avaient déjà établi. Mais peut-être nul mieux que Lewis Mumford ne sut faire ressortir et ressentir ce que cela signifiait pour la vie citadine. Les pages inspirées qu'il consacre dans ce livre à l'éclosion et à l'essor de la civilisation urbaine durant l'époque médiévale puis de la Renaissance, de l'âge classique et du baroque, dont il n'oublie pas, néanmoins, de souligner le contexte oppressif pour le petit peuple, propre aux régimes féodaux et monarchiques, contrastent avec celles, tout aussi évocatrices mais plus sombres, où il retrace la déchéance de cette civilisation au fur et à mesure que s'infiltraient dans tous les pores de la société, « les eaux froides du calcul égoïste ».

« À peu près comme l'avait fait Élisée Reclus avant lui », note l'écologiste libertaire étasunien John Clark, « Mumford dépeint l'histoire comme une grande lutte entre la liberté et l'oppression. Dans l'interprétation que fait Mumford de ce drame, nous trouvons d'un côté les forces de mécanisation, de pouvoir, les forces de domination et de division et, de l'autre, le mouvement vers l'harmonie, la créativité, l'amour et l'unification. La tragédie de l'histoire réside dans l'ascendant croissant pris par la machine, et la destruction progressive des liens que nous entretenons avec la nature et entre nous. Le mouvement dominant de l'histoire, dit-il, a été celui d'un "long et progressif éloignement de la vitalité et de la créativité permises par un environnement autosuffisant et une vie communautaire à la fois stimulante et équilibrée".¹ »

« Dès son origine, remarquait Mumford, le capitalisme urbain s'avéra l'ennemi de la stabilité, et au cours des quatre derniers siècles, à mesure qu'augmentait sa puissance, l'efficacité de son dynamisme destructeur ne fit que croître. » Mais le réquisitoire de Mumford ne s'arrête pas là. « Dans le système capitaliste, ajoute-t-il, la permanence n'a pas droit de cité, ou plutôt les seuls éléments stables qui s'y retrouvent de façon constante sont l'avarice, la cupidité et l'orgueilleuse volonté de puissance. » Un demi-siècle plus tard, un tel jugement n'a pas pris une ride.

Dans un chapitre significativement intitulé « De la mégalopole à la nécropole », Mumford dresse un parallèle éblouissant entre le sort funeste

1. John Clark, « Écologie sociale » : <<http://kropot.free.fr/Clark-Ecologiesociale.htm>>.

de la Rome impériale et celui qui attend dans un avenir plus ou moins proche nos métropoles globalitaires. « L'histoire de Rome indique avec un relief particulier ce qui, dans le domaine politique aussi bien que dans celui de l'urbanisme, doit être à tout prix évité. Nous voyons là de multiples signaux d'alarmes, indiquant le départ de pistes dangereuses. Lorsque, dans les centres surpeuplés, les conditions d'habitat se détériorent tandis que le prix des loyers monte en flèche, lorsque le souci d'exploiter de lointains territoires l'emporte sur la recherche de l'harmonie interne, nous songeons inévitablement à ces précédents romains. » Rapprochement hâtif et caricatural, alors que le capitalisme n'était pas encore né ? Que l'on en juge : « Ainsi retrouvons-nous aujourd'hui les arènes, les immeubles de rapport, les grands spectacles avec nos matchs de football, nos concours de beauté, le *strip-tease* rendu omniprésent par la publicité, les stimulations constantes du sexe, de la boisson, de la violence, dans un climat digne en tout point de la Rome antique. Et nous voyons également se multiplier les salles de bains et les piscines, et des autoroutes non moins coûteuses que les anciennes routes pavées, cependant qu'attirent les regards des milliers d'objets éphémères et brillants, merveilles d'une technique collective, mis à la portée de toutes les convoitises. Ce sont les symptômes de la décadence : le renforcement d'un pouvoir amoral, l'amoindrissement de la vie. »

Les apôtres intéressés du « développement durable » et les benêts qui croient à leurs rassurantes prophéties hausseront sans doute les épaules. Mais on pourra leur rétorquer ce que Mumford prédit dans ces lignes conclusives : « L'édifice est encore solide et pas une pierre n'a bougé, mais ces signes ne trompent pas : les Barbares se sont infiltrés dans les défenses, ils sont installés dans nos murs. Ces signes sont ceux de la prochaine nécropole. Le bourreau attend. Paraîtront bientôt les vautours. »

C'est pourquoi, aux yeux de Mumford, il ne fallait plus tergiverser : « les forces [...] déclenchées » par les « partisans de [l']ordre nouveau » attachés à en finir avec le vieux monde allaient dans le sens d'une disparition proche des « villes individualisées » pour laisser place à « une immense ruche urbaine ». L'extension continuelle de zones résidentielles bâties sur le même modèle aboutirait à rendre la ville traditionnelle « superflue », éliminant en même temps « les besoins et désirs qui poussèrent les hommes vers ce mode d'existence urbaine » dont des cités telles que Jérusalem, Athènes ou Florence avaient constitué le type idéal dans la mémoire collective. Un type assurément bien éloigné de l'« universalisation d'un mode d'habitat banlieusard », qui, selon Mumford, paraît « aussi néfaste que la généralisation de la mégalopole ». L'auteur était pourtant

sans illusion : « Il semble cependant qu'un développement urbain sans planification et directives tende vers ce double phénomène vide de sens. » Ce que Mumford n'avait pas prévu, c'est que, sous l'égide d'élus locaux et de technocrates de l'aménagement asservis aux impératifs de l'urbanisation du capital, une planification et des directives seraient mises en œuvre, non pour contrer cet étalement urbain, ou, plus exactement, suburbain voire péri-urbain, mais pour le favoriser sous couvert de l'organiser. Mais le résultat, déjà observé par Mumford, est le même : « une dense ceinture d'aérodromes, d'autoroutes, de parkings et de terrains de golf enserre les mornes structures d'une existence de plus en plus vide d'intérêt et profondément amoindrie ». Ce propos contredisait en tout cas par avance les discours pseudo scientifiques à la mode aujourd'hui, mais dénués de toute pertinence, émis par des chercheurs autorisés qui font rimer la liberté avec la mobilité, c'est-à-dire l'obligation pour les citadins d'effectuer des pérégrinations sans fin sur des distances accrues au sein de « métropoles » aux contours de plus en plus flous.

Peut-être viendrait bientôt le jour où l'adage médiéval allemand, repris par le sociologue Max Weber, selon lequel « l'air de la ville rend libre » serait devenu caduc voire incompréhensible. De quelle liberté parle-t-on, s'interrogeait Mumford, alors qu'il voyait autour de lui se profiler un néo-citadin conditionné au consumérisme par une publicité envahissante dont l'impact était déjà accentué par les *mass media* de l'époque. Dans un chapitre consacré à déconstruire « le mythe de la mégalopole », il souligne que, « pour compléter le monopole des activités exercé par les métropoles, ses organismes ne peuvent relâcher leur emprise ». Pour accroître leur suprématie, « ils doivent s'assurer le contrôle effectif de la publicité, des informations, des journaux périodiques, et principalement des nouveaux moyens d'informer et de conditionner l'opinion : la radio et la télévision ». Et les gadgets « communicants » nés de la dernière révolution technologique en date (Internet, téléphone portable, iPod...) n'avaient pas encore fait leur apparition ! « On forme ainsi, conclut Mumford, un peuple unifié, homogène, standardisé, composé d'individus conformes au prototype métropolitain et habitué à consommer exclusivement les marchandises que leur fournissent les maîtres de l'appareil, dans le meilleur intérêt d'une économie en perpétuelle expansion ».

On est loin des célébrations intéressées de certains théoriciens actuels à propos d'une prétendue « révolution urbaine » en cours qui cherchent à faire croire à l'avènement d'une « métropole des individus » où chacun « répond à une offre plus qu'il ne se soumet à un ordre – comme dans les

sociétés d'hier¹ ». Sans s'apercevoir – ou en feignant d'ignorer – que les-dits individus, incités à répondre de manière pavlovienne aux offres d'achat, à crédit ou non, qui n'ont cessé de proliférer sur les ondes, les écrans, les pages ou les murs, ne font que se soumettre davantage à l'ordre marchand. Mumford n'a jamais confondu la liberté d'entreprise avec la libération des humains. Pour lui, la démocratie de marché n'était rien d'autre qu'un « régime d'autocratie sans tête couronnée, de conformisme sans liberté de choix, de pouvoir anonyme et dépersonnalisé ».

Une des inquiétudes principales de Mumford, qu'il partageait avec nombre de ses contemporains, résultait de l'incompatibilité devenue de plus en plus patente entre la préservation des possibilités d'« accomplissement de la plus profonde valeur humaine » avec la propension de la plupart des individus, formatés par la société de consommation, à céder à « l'aveugle idolâtrie de la technique et aux maléfiques instruments de la volonté de puissance »². Ils paraissaient à l'auteur d'autant moins aptes à entrevoir l'horizon sinistre qui se dessinait ainsi, que les *mass media* se relayaient pour lui donner une allure riante.

On ne peut pas dire que la suite de l'histoire ait donné tort à Mumford. L'exode rural et la concentration des populations dans de gigantesques mégalopoles se sont partout accentués, au point que nombre de celles-ci – notamment, mais pas seulement, dans certains pays du « Sud » – ont dépassé les limites d'une « croissance soutenable », pour reprendre une expression hâtivement consacrée. Les retombées de cette expansion démesurée sont bien connues : pollution, encombrement, entassement, destruction des centres anciens, paysages naturels saccagés, campagnes laissées à l'abandon ou converties en zones de repli ludiques pour les citadins stressés désireux de fuir un monde urbain devenu oppressant...

La dégradation des conditions de vie urbaines à l'échelle planétaire a atteint de telles proportions, qu'il devrait paraître illusoire d'imaginer que le *xxi*^e siècle pourrait être meilleur, sur ce plan, que ne l'a été le *xx*^e siècle qui s'est pourtant avéré largement catastrophique. La réalité a effectivement donné raison au pronostic pessimiste de Mumford. À cet égard, l'extrait d'un autre de ses ouvrages, publié aux États-Unis quelques années après *La Cité à travers l'histoire*, mérite d'être cité :

I. Alain Bourdin, *La Métropole des individus*, L'Aube, 1985.

II. Lewis Mumford, *Le Mythe de la machine*, vol. I : *La Technologie et le Développement humain* ; vol. II : *Le Pentagone de la puissance*, Fayard, 1973.

« Les sectateurs du mythe de la grande métropole, qui ne veulent voir dans ses proliférations cancéreuses que les poussées d'une croissance normale, continueront d'appliquer automatiquement leurs cataplasmes, leurs onguents, leurs slogans incantatoires et leurs spécialités de charlatans, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour sauver la civilisation de la mort et pour se sauver eux-mêmes. Une grande partie de l'œuvre de reconstruction urbaine des cent dernières années, y compris, certes, la plus récente – démolition de quartiers insalubres, rénovation d'édifices publics, extensions suburbaines, maisons modèles –, n'a fait que perpétuer dans les structures d'une superficielle nouveauté la même concentration sans but défini et le même désordre fondamental auquel il était indispensable de porter remède. ¹ »

Mumford voyait dans le développement illimité de l'urbanisation la réalisation d'un « idéal bureaucratique », caractérisé à la fois par l'obsession du contrôle et la soumission à des objectifs de productivité et de rentabilité. Là encore, il convient de le citer, tant ses remarques semblent s'appliquer – même si d'autres noms viennent à l'esprit aujourd'hui – à ce qu'il est advenu de ce que l'on ose à peine appeler encore « villes » : « Les méthodes de pensée des spécialistes, les habitudes routinières, les objectifs déshumanisés apparaissent aussi bien dans l'implantation hasardeuse des gratte-ciel que dans celle des autoroutes, tels à New York, à Londres, à Rio de Janeiro, où le triomphe de la technique s'affirme dans un très rentable chaos, ou encore dans le vide organique et impitoyablement organisé de la cité du futur de Le Corbusier. Ces impressionnantes conceptions incarnent un idéal bureaucratique dont, à Brasilia, à Berlin-Ouest, et avec maintes constructions un peu partout répandues, nous avons vu formuler des variantes. » Et Mumford n'a pu voir s'édifier les ensembles, encore plus gigantesques et hors échelle humaine, de logements, de bureaux ou d'équipements de prestige de Canary Wharf à Londres, de Pudong à Shanghai ou le long du golfe Persique à Dubaï.

Pour Mumford, il ne faisait pas de doute que l'essor de civilisation industrielle capitaliste conduisait à l'impasse, hypothèse que la civilisation post-industrielle, plus capitaliste que jamais, qui allait lui succéder n'allait pas infirmer, mais bien confirmer. Pour le démontrer, il avait eu recours, dans un autre ouvrage, à la métaphore de l'exploitation minière « avant tout destructrice » et devenue « un amas sans forme et sans vie »,

1. Lewis Mumford, *Le Déclin des villes*, France-Empire, 1970.

une fois tout le charbon extrait¹. La mine, affirmait-il, est « à l'image de tout ce qu'il peut y avoir de précaire dans la présence humaine, rendue fiévreuse par l'appât du gain ». Après l'épuisement de toutes les richesses souterraines, « les humains polluent les océans quand ils y cherchent ce qu'ils ne trouvent plus sur la terre ferme ». Au printemps 2010, dans le golfe du Mexique, la marée noire provoquée par la défaillance de la bien nommée plate-forme Deepwater Horizon, de la firme pétrolière BP, venait illustrer de manière spectaculaire la thèse de Mumford, signe supplémentaire, s'il en fallait encore un, du désastre écologique entraîné par le « développement » du capitalisme, dont la durabilité proclamée ne fera tout au plus que repousser l'échéance fatale.

L'allégorie choisie par Mumford met parfaitement en lumière l'opposition radicale qui sépare deux formes de rapport à la nature. Il y a d'un côté l'agriculture traditionnelle qui favorise l'établissement d'un équilibre entre les éléments naturels et les besoins de la communauté humaine, où ce que l'homme prélève à la terre lui est délibérément restitué par le biais de l'agriculture ou de l'élevage. Il y a, de l'autre, le pillage des ressources naturelles par des entreprises qui creusent toujours plus profond, sur terre ou dans les mers, pour extraire les derniers morceaux de charbon, les dernières paillettes d'or, les dernières gouttes de pétrole.

Faut-il dès lors voir en Mumford un adepte du retour à la nature inspiré par une certaine nostalgie à l'égard des sociétés primitives ? Certainement pas. Aurait-il, sinon, consacré des années à retracer l'histoire des cités et à célébrer la civilisation urbaine une fois parvenue à son apogée ? Nulle tentation, chez lui, de se tourner vers le passé. Dans un autre livre, il met les points sur les i : « Le retour sur le primitif est, en somme, un effort pour éviter une transformation plus fondamentale et infiniment plus difficile que nos penseurs, leaders et hommes d'affaires n'ont pas la franchise d'affronter, l'intelligence de trouver et la volonté d'effectuer : la transition allant au-delà des formes historiques du capitalisme et des formes originelles, également limitées, de la machine, vers une économie centrée sur la vie. " »

Lewis Mumford a tracé des pistes pour explorer cette nouvelle organisation de la vie en société qu'il appelait de ses vœux. Durant quelque

I. Lewis Mumford, *Les Transformations de l'homme*, Encyclopédie des nuisances, 2007.

II. Lewis Mumford, *Technique et civilisation*, Seuil, 1950.

temps, il avait milité, par le biais de la Regional Planning Association of America (RPAA), en faveur d'un « régionalisme urbain » comme principe directeur pour le développement futur des villes nord-américaines. Cette idée de régionalisme s'opposait au pouvoir de la « mégamachine » et s'inscrivait dans le droit fil d'une pensée écologique qualifiée de « tradition verte » dans la littérature américaine (Ralph Waldo Emerson, Henry David Thoreau et Walt Whitman¹). Mettant à profit la conjoncture progressiste qui devait aboutir au New Deal, la RPAA présentait une alternative crédible à la fois au modèle social et culturel de la vie suburbaine, et à la relation prédatrice et destructrice de l'espace urbanisé au milieu naturel : fondée sur des villes de taille moyenne articulées entre elles en réseau, elle devait permettre de renouer un contact équilibré avec l'environnement végétal tout en assurant aux habitants une maîtrise collective de leur cadre de vie.

Cependant, « déçu par la politique économique et urbaine du New Deal, Mumford en arriva à des conclusions qui restent pertinentes aujourd'hui : 1) besoin de développer un discours public et une conscience civique comme moyens non de dissoudre mais de réorienter la professionnalisation de la connaissance ; 2) possibilité de faire entrer les questions esthétiques dans le débat public et, par conséquent, d'ériger les discussions sur la beauté en critère de la vie publique ; 3) nécessité de démocratiser le pouvoir économique et politique comme condition *sine qua non* pour toute tentative de reconfigurer l'environnement construit² ». C'est ainsi que Mumford finira par préconiser ce qu'il appelait un « communisme de base » qui appliquerait « à toute la communauté les normes d'un ménage », distribuant des bénéfices « en fonction des besoins et non en fonction des capacités ou de la contribution productive »³. Mumford ne faisait là que reprendre le principe d'égalité substantielle – et non formelle – posé par Marx dans sa *Critique du programme de Gotha et d'Erfurt* : « De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins. » Précisant ce qu'il entendait par « besoin collectif », Mumford mettait l'accent sur « l'éducation, le loisir, les services hospitaliers, l'hygiène publique, l'art » ainsi que « la production de nourriture, les environnements ruraux et urbains ».

I. Lire Mark Luccarelli, *Lewis Mumford and the Ecological Region, The Politics of Planning*, The Guilford Press, New York, 1995.

II. *Ibid.*

III. Lewis Mumford, *The Condition of Man* (1944), Harvest Book, New York, 1973.

Écologiste avant l'heure, mais bien éloigné des politiciens qui se sont accolés cette étiquette, Mumford entrevoyait déjà l'incompatibilité totale entre la préservation de ces environnements et la poursuite du développement capitaliste : « Le développement des cités conduit par une économie capitaliste ne peut qu'aboutir à la destruction de tous les éléments naturels qui ravissaient et renforçaient l'âme humaine. Les cours d'eau étaient transformés en canalisations d'égouts – voir la description de la rivière Wandle par William Norris –, le front de mer devenait inaccessible aux promeneurs, de vieux arbres étaient sacrifiés, de vénérables édifices rasés à seule fin que la circulation s'accélére. »

Partisan d'une conception réellement radicale de la durabilité, le sociologue marxiste John Bellamy Foster discerne en Lewis Mumford un précurseur de l'écosocialisme ^I. Il n'hésite pas à citer certaines intuitions prémonitoires de ce dernier à l'appui de la thèse qu'il défend depuis des années : le caractère indissociable de la révolution écologique et de la lutte pour le socialisme. Selon lui, Mumford associait son idée de « communisme de base » à « la vision de John Stuart Mill, dans sa phase la plus socialiste, d'un "état stationnaire" considéré, dans ce cas, comme un système de production économique qui ne serait plus conduit par l'accumulation du capital, et dans lequel la société serait tournée vers le développement collectif et la qualité de la vie » ^{II}. Pour Mumford, cette transformation serait l'œuvre d'une « personne organique », qui émergerait de la lutte elle-même, sans autre précision. À la différence des socialistes radicaux, Mumford ne plaçait pas ses espoirs dans un sujet désigné par l'histoire, tel le prolétariat, préférant invoquer les individus conscients adoptant des valeurs et des styles de vie paradigmatiques plutôt que les mouvements sociaux ^{III}.

I. Professeur de sociologie à l'université d'Oregon, rédacteur en chef de la *Monthly Review*, John Bellamy Foster est sans doute l'un des penseurs marxistes les plus pénétrants et les plus inventifs de l'écosocialisme. À la fois théorie critique radicale et mouvance politique, celui-ci propose d'approfondir la première et d'élargir la seconde en intégrant la dimension écologique dans la lutte contre le capitalisme. Pour les écosocialistes, en effet, vouloir sauver l'humanité et la planète en voulant sauvegarder le capitalisme, comme s'y emploient les écologistes institutionnels, est une absurdité : il ne s'agit plus de sortir un mode de production de la crise générale qu'il engendre, mais de sortir de ce mode de production en crise pour éviter la barbarie. Lire John Bellamy Foster, *Ecology Against Capitalism*, Monthly Review Press, New York, 2002 ; James O'Connor, *Natural Causes. Essays in ecological marxism*, The Guilford Press, New York, 1998 ; Joel Kovel, *The Enemy of Nature. The end of capitalism or the end of the world ?*, Zed Books, Londres, 2002.

II. John Bellamy Foster, « Why Ecological Revolution ? », *Monthly Review*, janvier 2010.

III. Ramachandra Guha, « Lewis Mumford : un écologiste nord-américain oublié », *Agone*, 2011, n° 45 (1^{re} publication : *Écologie & politique*, automne 1992, n° 3-4).

Il y a environ un demi-siècle, ce que l'on appelait encore la civilisation urbaine commençait déjà à glisser sur la pente de la déshumanisation, si l'on définit comme telle la chosification des individus et de leurs relations, et leur conversion en cheptel humain sous l'effet de l'artificialisation du vivant. De nos jours, alors que la décomposition sociale se poursuit sur fond de désastre écologique, les avertissements de Lewis Mumford paraissent plus fondés que jamais.

JEAN-PIERRE GARNIER
Paris, décembre 2010

Nous regrettons de n'avoir pu retrouver la trace des traducteurs de la précédente édition française (Seuil, 1964).

Les mots ou les expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Sauf mention contraire, toutes les notes sont du présent éditeur.

L'ensemble de l'appareil iconographique est issu de l'édition originale. La qualité des illustrations étant tributaire des films du tirage d'origine, qui datent des années 1960.

*Note des éditeurs
suivie d'une bibliographie complémentaire
et d'une biographie de l'auteur*

PUBLIÉ AUX ÉTATS-UNIS EN 1961 et traduit en français dès 1964, ce livre est une référence en histoire de l'urbanisme. Ne serait-ce que pour cette raison, il méritait d'être rendu à nouveau disponible. À l'inverse des précédentes versions françaises, la présente édition tient compte de la révision de *The City in History* en 1989, effectuée par l'auteur un an avant sa mort.

Sans reprendre l'énorme dossier de l'histoire urbaine qui s'était considérablement enrichi en une trentaine d'années, l'auteur complétait et affûtait ainsi son ouvrage de façon discrète, par des modifications portant sur un vingtième de l'ensemble. Coupant certains détails des passages consacrés à l'Égypte ou à la « ville du charbon » (Coketown), par exemple, Mumford a souligné, entre autres, l'importance du lien entre le développement des moyens de transport et l'étalement de la banlieue, de l'apport des conceptions urbaines médiévales, ou encore de la contribution d'Ebenzer Howard à la compréhension du phénomène urbain.

En plus des modifications de l'auteur lui-même, nous nous sommes attachés à rétablir les nombreux passages dont l'absence ou l'altération dans la version française conduisait souvent à décontextualiser, voire à dépolitiser, la démonstration. Par exemple, la plupart des cas concrets qui illustrent les évolutions urbaines contemporaines de l'auteur sont pris aux États-Unis ou en Angleterre et, s'ils ne parlent pas instantanément au lecteur

français, leur suppression ne lui laisse aucune chance de les découvrir. Plus grave, tout au long de son exposé, Mumford rattache les formes urbaines à la situation sociale et politique qu'elles permettent : ainsi, lorsqu'il aborde les « expériences égalitaires » tentées après 1789, il conditionne leur réussite à la prise en compte des effets de la spéculation immobilière sur les conditions de logement. Position qui tranche nettement avec l'idée auparavant attribuée à l'auteur que cette expérience, « dans les pays où son application fut tentée, se solda par un échec complet ».

Outre la révision complète de la précédente version française, nous avons souhaité rester au plus près du texte même de Mumford, en supprimant par exemple le recours au terme d'« architectonique », fréquemment introduit pour désigner aussi bien des éléments architecturaux, l'espace urbain, le modelage du paysage que la planification urbaine. À l'inverse, il nous semblait important de rétablir l'usage que fait l'auteur du terme « organique » (*organic*), par lequel il exprime un aspect décisif de sa pensée de l'urbain : l'importance et la richesse d'une adaptation permanente aux conditions naturelles et à la réalité changeante des cités, par opposition aux conceptions souvent préétablies et purement géométriques de ceux qui entreprennent de construire ou de réformer la ville.

Table des matières

L'histoire à travers la cité

préface de Jean-Pierre Garnier

VII

Avant-propos

I

I – Lieux saints, villages et remparts

1. La cité dans l'histoire 3
2. Instincts primitifs et premières traces 5
3. Cimetières et lieux saints 7
4. Le village et la domestication 11
5. Céramique, hydraulique et géotechnique 17
6. L'apport villageois 20
7. La nouvelle mission du « chasseur » 24
8. L'amalgame paléo-néolithique 29

II – La cristallisation de la cité

1. Origines de la mutation urbaine 35
2. La première concentration urbaine 42
3. Angoisses, sacrifices, agressions 47
4. Le droit et l'organisation urbaine 56
5. De la protection aux attaques destructives 61

III – Formes et modèles antiques

- | | |
|---|-----|
| 1. Cités de plaines | 67 |
| 2. Vestiges urbains et lacunes de l'histoire | 74 |
| 3. Les édifices monumentaux | 79 |
| 4. Le fleuve, la grand-route et le marché | 87 |
| 5. La technologie nouvelle et ses déficiences | 90 |
| 6. Témoignages contemporains | 93 |
| 7. L'Égypte et ses villes ouvertes | 97 |
| 8. Du centre rituel au pouvoir centralisé | 104 |
| 9. Gènes ou archétypes ? | 110 |

IV – Personnalité de la cité ancienne

- | | |
|--|-----|
| 1. Le développement des fonctions urbaines | 117 |
| 2. Un monopole des forces créatrices | 123 |
| 3. Les « infiltrations » culturelles | 125 |
| 4. La division du travail à l'intérieur de la cité | 127 |
| 5. Propriété et personnalité | 133 |
| 6. Le rythme du progrès | 137 |
| 7. La représentation dramatique | 141 |

Planches 1 – 16

147

V – Surgissement de la *polis*

- | | |
|---|-----|
| 1. Les citadelles de Minos | 181 |
| 2. Influences villageoises | 189 |
| 3. Olympie, Delphes et Cos | 199 |
| 4. Temple ancien et divinité nouvelle | 212 |
| 5. L'hôtel de ville et la place du marché | 217 |

VI – Le citoyen aux prises avec la cité idéale

- | | |
|--|-----|
| 1. Les citoyens dans la cité | 229 |
| 2. Les formes de la cité grecque | 231 |
| 3. Les hommes en qui s'incarne la cité | 237 |

4. Régression vers l'utopie	244
5. Le défi de la dialectique	251
VII – La période hellénistique : absolutisme et civilité	
1. Une transition : Aristote	259
2. Du libre « désordre » à l'élégance ordonnée	267
3. Les grands courants des profondeurs	282
VIII – De la mégalopole à la nécropole	
1. Rome, héritière de civilisations étrangères	287
2. Égouts et aqueducs	297
3. Le forum, le <i>vomitorium</i> , les bains	306
4. Parades de mort	313
5. Inventaire des édifices romains du IV ^e siècle	322
6. Les limites de la croissance urbaine	326
<i>Planches 17 – 32</i>	333
IX – Le cloître et la communauté	
1. La Cité céleste	367
2. Besoin de protection	372
3. Prospérité et accroissement de la population	378
4. Les villes franches, postes avancés de la colonisation	388
5. Prédominance de l'Église	393
6. Les guildes médiévales	398
7. Pèlerinages, processions et parades populaires	407
X – Aménagements intérieurs de la cité médiévale	
1. L'habitat familial	413
2. Air pur, espace, salubrité	421
3. La propreté et l'éducation des sens	428
4. Principes de l'urbanisme médiéval	435
5. Centre politique et répartition d'ensemble	443
6. Expansion et contrôle du développement	451

XI – Dislocations médiévales, anticipations modernes

- | | |
|--|-----|
| 1. La cité chrétienne : apparences et réalités | 455 |
| 2. À l'opposé de <i>L'Utopie</i> : Venise | 462 |
| 3. Mutations et filiations médiévales | 470 |
| 4. Dislocation et fossilisation | 479 |

XII – Avènement du style baroque

- | | |
|--------------------------------------|-----|
| 1. Désagrégation de l'ordre médiéval | 491 |
| 2. Le nouvel ensemble urbain | 492 |
| 3. Ouverture et clarté | 495 |
| 4. Le territoire et la cité | 499 |
| 5. Moyens de contrainte | 505 |
| 6. La guerre modèle la cité | 510 |
| 7. L'idéologie du pouvoir | 514 |
| 8. Les avenues et la circulation | 519 |
| 9. La divinité des temps nouveaux | 522 |

XIII – Cours, parades et capitaux

- | | |
|---|-----|
| 1. Situation du palais | 527 |
| 2. Les influences du palais | 529 |
| 3. Le salon et la chambre à coucher | 535 |
| 4. Disparition des bains | 538 |
| 5. L'esprit de domination et l'apparat du baroque | 540 |
| 6. Persistance des anciennes fonctions urbaines | 545 |
| 7. Le forum de l'élite | 549 |
| 8. Survivances de l'ordre baroque | 554 |
| 9. Les leçons de Washington | 558 |

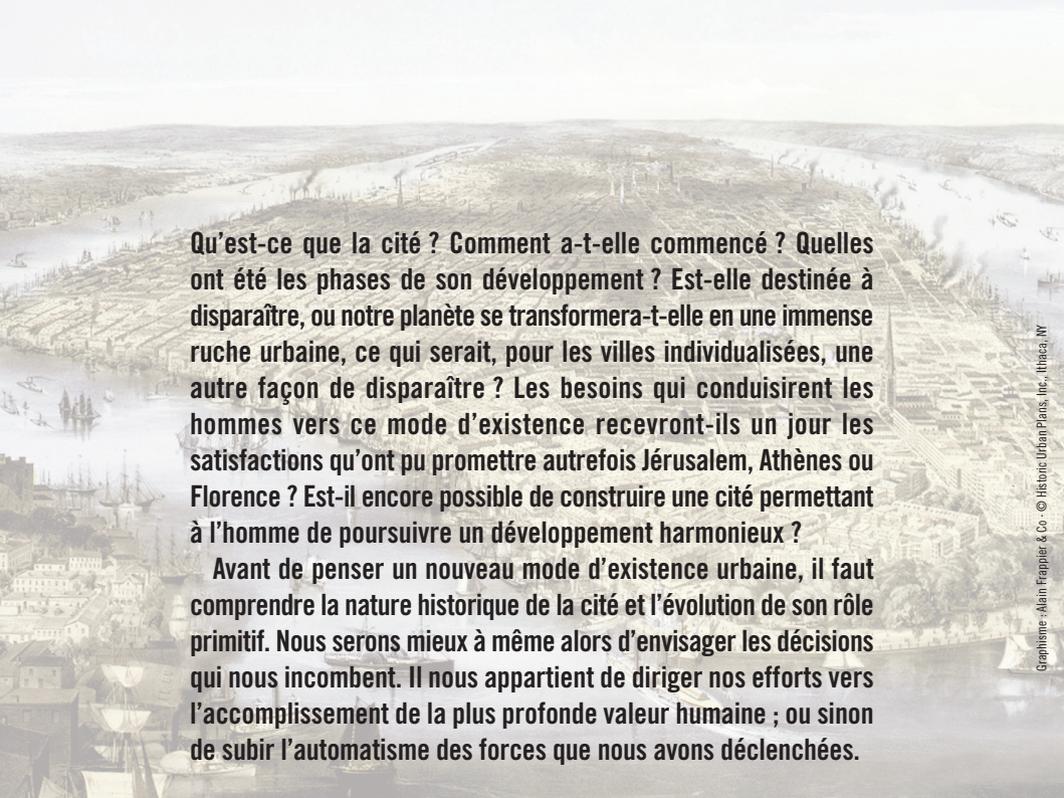
Planches 33 – 48 567

XIV – Expansion commerciale et désagrégation urbaine

- | | |
|---|-----|
| 1. De la place du marché à l'économie de marché | 601 |
| 2. La nouvelle liberté | 605 |
| 3. Les échanges et le transport | 611 |

4. Le plan spéculatif de construction	614
5. Le coût de l'expansion urbaine	619
6. La circulation intérieure	622
7. L'ordre dans la cohue	625
8. Les formes urbaines de la consommation	629
9. Amsterdam : cité commerciale exemplaire	634
XV – Coketown, éden paléotechnique	
1. Les débuts de Coketown	643
2. Mécanisation et décomposition (<i>Abbau</i>)	647
3. Les postulats de l'utilitarisme	650
4. Les techniques de l'agglomération	653
5. Usines, voies ferrées et taudis	657
6. Maisons malfamées	665
7. Gros plan sur Coketown	669
8. La contre-attaque	675
9. La ville souterraine	680
XVI – De la banlieue à la cité future	
1. Historique de la banlieue	685
2. Les phases du développement suburbain	691
3. Le <i>Suburban way of life</i>	698
4. L'entassement n'est pas rentable	702
5. La banlieue, ensemble communautaire	704
6. Ligne de chemin de fer, ceinture verte, développement de la voiture individuelle	710
7. La méga-banlieue : une anti-cité	716
8. L'espace familial	719
9. Une planification de la croissance urbaine	721
XVII – Le mythe de la mégapole	
1. Accumulation de puissance	735
2. « L'esclavage du plus grand nombre »	739

3. La bureaucratie tentaculaire	744
4. La disparition des limites	753
5. Un gigantisme qui s'étale	756
6. Les ombres du succès	760
7. Congestion et décongestion	762
8. L'explosion du réceptacle	766
9. Destin de la mégalopole	771
10. Fonction culturelle de la cité mondiale	778
II. La cité invisible	780
XVIII – Rétrospective et perspectives	787
<i>Planches 49 – 64</i>	799
Bibliographie	833
Index	897
Note des éditeurs, suivie d'une bibliographie complémentaire et d'une biographie de l'auteur	911



Qu'est-ce que la cité ? Comment a-t-elle commencé ? Quelles ont été les phases de son développement ? Est-elle destinée à disparaître, ou notre planète se transformera-t-elle en une immense ruche urbaine, ce qui serait, pour les villes individualisées, une autre façon de disparaître ? Les besoins qui conduisirent les hommes vers ce mode d'existence recevront-ils un jour les satisfactions qu'ont pu promettre autrefois Jérusalem, Athènes ou Florence ? Est-il encore possible de construire une cité permettant à l'homme de poursuivre un développement harmonieux ?

Avant de penser un nouveau mode d'existence urbaine, il faut comprendre la nature historique de la cité et l'évolution de son rôle primitif. Nous serons mieux à même alors d'envisager les décisions qui nous incombent. Il nous appartient de diriger nos efforts vers l'accomplissement de la plus profonde valeur humaine ; ou sinon de subir l'automatisme des forces que nous avons déclenchées.

Par l'analyse de la formation des regroupements urbains, ce classique fait apparaître les limites démographiques, technologiques et économiques au-delà desquelles la cité ne rend plus possible la survie d'une unité communautaire. Critique d'une organisation économique qui sacrifie le progrès de l'humanité au perfectionnement des machines, l'auteur revient au souci du bien public, à la recherche d'un équilibre écologique et à la coopération sociale comme base de notre milieu de vie.

Historien américain spécialisé dans l'histoire de l'urbanisme et de la technologie, Lewis Mumford (1895-1990) est également l'auteur d'un essai sur *Herman Melville* (2006) et des *Transformations de l'homme* (2008).



9 782748 901351

33 €

ISBN 978-2-7489-0135-1